



Sous la direction de
Jean-Noël Jeanneney
et **Grégoire Kauffmann**



Les rebelles

Une anthologie



Le Monde
CNRS EDITIONS

Présentation de l'éditeur



Hommes d'action, femmes en lutte, écrivains ou artistes, les rebelles ont, un jour, rompu avec les accommodements, les mensonges ou les préjugés de leur temps pour faire de leur vie un combat. S'ils se sont battus avec la plume, c'est qu'ils connaissaient le pouvoir des mots pour éveiller les consciences, résister à l'oppression et transformer le monde.

Faire connaître ou redécouvrir ces grands textes est l'objet de cette anthologie. Plus de vingt spécialistes y abordent les formes et les acteurs les plus mémorables de la rébellion : les jansénistes, Voltaire, la contre-révolution, Victor Hugo,

la révolution romantique, le Printemps des peuples, les abolitionnistes, Jean Jaurès, les anarchistes, Georges Clemenceau, Léon Blum, Charles de Gaulle, les résistants, Georges Bernanos, la révolution féministe, François Mauriac...

En se rebellant, ces voix de la liberté ont affirmé leur refus des immobilismes et des conformismes. Leurs écrits n'ont rien perdu de leur force ni de leur justesse, et restent des manuels d'insoumission pour les temps actuels.

Jean-Noël Jeanneney est professeur émérite des universités à l'Institut d'études politiques de Paris. Il a exercé de nombreuses responsabilités publiques dans le domaine de la culture et des médias. Parmi ses œuvres les plus récentes figurent L'un de nous deux, théâtre (2009), Quand Google défie l'Europe (3^e éd., 2010), L'État blessé (2012), La Grande Guerre si loin, si proche (2013), Jours de guerre, 1914-1918 (2013).

Docteur en histoire et enseignant à l'Institut d'études politiques de Paris, Grégoire Kauffmann est l'auteur d'Edouard Drumont (2008), récompensé par le prix du Sénat du livre d'histoire.

LES REBELLES

Sous la direction de
Jean-Noël Jeanneney
et
Grégoire Kauffmann

LES REBELLES

Une anthologie

Le Monde

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche – 75005 Paris

Cette anthologie de textes a initialement été publiée par *Le Monde*
sous la forme d'une série de vingt volumes thématiques
parus en 2012 et 2013.

SOMMAIRE

| | |
|--|-----|
| Introduction générale | 7 |
| Les jansénistes , Nicolas Lyon-Caen..... | 9 |
| Voltaire , Jean-Baptiste Scieux..... | 35 |
| La contre-révolution , Jérôme Besnard..... | 63 |
| Victor Hugo , Sylvain Ledda et Judith Wulf..... | 89 |
| La révolution romantique , Sylvain Ledda et Sophie Mentzel..... | 117 |
| 1848, le Printemps des peuples , Jean-Claude Caron..... | 147 |
| Contre la peine de mort , Anne Carol..... | 175 |
| Jean Jaurès , Gilles Candar..... | 205 |
| Ni dieu ni maître ! , Sylvain Boulouque..... | 227 |
| Georges Clemenceau , Sylvie Brodziak..... | 257 |
| Sexe et censure , Sylvain Ledda..... | 283 |
| Léon Blum , Aude Chamouard..... | 313 |
| Les résistants , Charles-Louis Foulon et Christine Levisse-Touzé..... | 343 |
| Georges Bernanos , Jean Birnbaum..... | 409 |
| Contre l'argent fou , Damien de Blic et Jeanne Lazarus..... | 445 |
| Charles de Gaulle , David Valence..... | 473 |
| La révolution féministe , Christine Bard..... | 501 |
| François Mauriac , Merryl Moneghetti..... | 531 |
| Contre la torture , Emmanuel Blanchard..... | 563 |
| Index | 585 |
| Les auteurs | 595 |
| Crédits | 599 |

INTRODUCTION GÉNÉRALE

Conserver, perpétuer, transmettre... Ainsi se structure, d'âge en âge, et dans tous les champs de la politique, de la religion, de l'économie et de la culture, l'obsession de l'ordre établi ; cependant que la croyance, résignée ou cynique, en l'immutabilité des pouvoirs en place assure à ceux-ci les meilleures chances de durer. Et pourtant, à toutes les époques, certaines fortes figures se sont dressées contre cette apparence de fatalité : à bon ou mauvais escient, parfois avec folie et toujours avec vaillance. Hommage leur est rendu dans cette anthologie.

Voici une vingtaine d'années, un universitaire d'Outre-Atlantique, Francis Fukuyama, avait annoncé, dans des écrits qui firent florès, la « fin de l'Histoire ». Il entendait qu'après la chute du mur le modèle libéral américain était voué à triompher partout et à installer, dans un consensus qui deviendrait bientôt général, le règne sans partage de ses principes et de sa sagesse. Il n'a pas fallu longtemps pour que cette affirmation soit renvoyée, sous le double effet du terrorisme et de la crise, au cimetière des balivernes dérisoires.

L'historien sait d'expérience qu'à prolonger simplement les lignes pour dessiner le futur on se trompe immanquablement. Car on fait par là bon marché de l'imprévisible qui vient toujours en dévier le cours. Alors impose son rôle ce que Voltaire appelait « sa Majesté le Hasard », d'autres les caprices de la Providence, Blaise Pascal le nez de Cléopâtre ou ce grain de sable dans l'urètre de Cromwell qui bouleversa le destin de l'Angleterre. Et on a le goût de rêver à l'Histoire « contrefactuelle », celle qui aurait pu survenir si les caprices de la Fortune avaient guidé autrement l'aventure, fait dévier un coup de pistolet, provoqué la chute d'un avion, suscité chez tel dirigeant une décision ponctuelle différente, à chaque détour du parcours des humains.

Mais cette songerie ne se nourrit pas seulement des accidents imprévus qui font de nous les objets passifs du Destin. Il existe un ressort plus noble : celui qui a poussé, à chaque étape de l'Histoire, des hommes et des femmes à secouer la conviction de l'inéluctable et à restituer la pleine intensité d'une liberté en face de tous les conservatismes et de toutes les oppressions ; à leur dire *non* – les dents serrées et le regard lointain. Des hommes et des femmes l'ont osé, dans chaque génération, à tout risque. Au péril de leur vie, souvent. En mettant en danger, pour le moins, les commodités du conformisme, la chaleur de la facilité bien-pensante. En fixant, sur le chemin de ces compromis dont aucune vie ne peut faire l'économie, le point précis où ceux-ci se muent en compromission. L'orée de l'intolérable. La frontière du *non possumus*. L'instant de l'insupportable.

C'est à tous ceux-là, dans la diversité extrême des conjonctures, et en nous bornant, pour l'heure, à la France, qu'est consacrée cette anthologie des rebelles. Qu'on se rassure, nous ne ferons pas des saints de vitrail de nos auteurs et de nos acteurs. Les dangers qu'ont affrontés les rebelles ont été de gravité fort variable. Leurs motivations furent souvent complexes, sombres parfois. Il est arrivé qu'ils dégradent leur courage en sacrifiant aux fins la pureté des moyens. L'efficacité de leur effort a été inégale. Les systèmes qu'ils ont rêvé

d'instaurer, quand ils y sont tant bien que mal parvenus, ont pu – regardez derrière le rideau de fer de naguère – provoquer d'autres malheurs et susciter le courage d'autres révoltes.

Mais enfin, sur ces bords, se rencontrent des personnages magnifiques, comme l'illustrent ici les héros, connus ou moins connus, de la Résistance, qui ont choisi de désobéir à des lois pour obéir à leur conscience. Ces martyrs furent des témoins, au sens propre du mot grec, des témoins d'un refus inexorable – en un temps, éloigné désormais du nôtre, où reprenait toute sa portée le cri révolutionnaire : « La liberté ou la mort ». Un autre choix de textes rappelle magnifiquement que Charles de Gaulle a inspiré et surplombé ces combattants de l'ombre et de la lumière.

Du côté des politiques, je gage que nos lecteurs éprouveront quelques surprises : émus souvent, fascinés parfois. Voyez Georges Clemenceau ou Léon Blum, par exemple. Parce qu'il leur est échoué, contrairement à Jean Jaurès – dont la grande voix sonnera ici aussi –, la rude tâche de gouverner et qu'ils ne se sont pas dérobés à cet appel, parce qu'alors ils ont été forcés, sans abdiquer l'essentiel, de soumettre leur énergie à la contrainte des conjonctures, parce que leur latitude d'action a été limitée, comme elle l'est toujours, par les circonstances, la mémoire collective a parfois oublié qu'ils furent aussi des rebelles. Leurs discours et leurs écrits démontrent ce que leurs protestations contre un ordre injuste et contre les dévergondages de l'argent fou ont signifié de vigueur, d'imagination, de force d'âme.

La littérature offre un autre domaine à l'admiration. L'exil loin du cœur de la patrie incarne, dans le cas de Voltaire comme de Victor Hugo ou de Bernanos, les conséquences personnelles d'un haut-le-cœur devant les droits de l'homme violés ou des principes constitutionnels piétinés : un choix de leurs indignations, dans la forme superbe de leurs grandes voix, témoigne ici de leur courage et fait entendre l'écho de leurs cris. Et si un François Mauriac a paru payer un moindre prix quant à son confort matériel, on conviendra probablement, à relire ses écrits de l'Occupation ou son *Bloc-Notes* ultérieur, qu'il fut aussi, face à son milieu social, un assez splendide insoumis.

D'autres ont servi une action collective. Le jansénisme dit ce que les dérives d'un pouvoir ecclésial appuyé sur celui du prince ont pu susciter de révolte à l'intérieur de l'Église catholique. Les romantiques ont été amenés – et pas seulement le soir de la « bataille d'*Hernani* » –, à se frayer une route contre un classicisme devenu conventionnel : ils auront pleinement leur place dans cette anthologie. Les révolutionnaires de 1848, écrasés par le coup d'État infâme de 1851, appellent une relecture qui rende pleine fraîcheur à leurs enthousiasmes. L'anarchisme témoigne pour l'absolu intellectuel d'un rejet de l'État et l'absolu sanglant de ses conséquences. Le féminisme a dû mener de rudes combats, dont l'évocation peut nourrir ceux qu'il lui revient encore de mener. Grandes causes, aussi, le combat pluriséculaire contre la peine de mort, qui a provoqué tant de justes sursauts, ou celui contre la torture, pendant la guerre d'Algérie.

Nos lecteurs auront compris notre ambition, qui n'est pas mince : leur faire connaître des textes oubliés ou méconnus en redonnant à ceux-ci leur pleine jeunesse, et surtout, par un effet de gerbe, rappeler que, dans leur refus de l'ordre établi, les rebelles ont incarné souvent, à toutes fins utiles, le meilleur de l'humanité et qu'ils ont donc encore beaucoup à nous dire.

Jean-Noël Jeanneney

Les jansénistes

Nicolas Lyon-Caen

INTRODUCTION

Voici quelques grands textes de combat de la tradition janséniste, mouvement théologique, intellectuel puis politique, qui ébranla la France d'Ancien Régime et le pouvoir de la papauté. En redéfinissant, dans le sillage de saint Augustin, la place de la grâce et de la prédestination, en affirmant les droits de la conscience individuelle contre la raison d'État, les jansénistes ont porté une parole rebelle contre les hiérarchies.

Puisant son inspiration dans l'*Augustinus* de Corneille Jansen (1640), introduit en France par l'abbé de Saint-Cyran, le jansénisme se développe d'abord au couvent de Port-Royal (aujourd'hui dans les Yvelines). Pratiques pénitentielles, éducatives ou érudites, refus d'une vision optimiste du salut : le rigorisme des religieuses unies autour de Saint-Cyran inquiète les autorités tandis que de nombreux laïques, venus des élites, se convertissent à la vie pénitente. Ces retraites traduisent aussi une option politique : le refus de l'alliance avec les États protestants contre les Habsbourg catholiques durant la guerre de Trente Ans (1618-1648).

La violence des polémiques amène le pape à condamner l'*Augustinus* ; la réduction de Port-Royal à l'obéissance s'achève par la destruction des bâtiments entre 1709 et 1711. En 1713, la bulle *Unigenitus*, sollicitée par Louis XIV, entend proscrire le jansénisme.

Mais loin de tout résoudre, la bulle aggrave la querelle. En dénonçant les jansénistes, Rome censure en effet des thèses essentielles du gallicanisme et, en conséquence, les prérogatives de l'Église de France. Certains dans le clergé en appellent à un concile général pour trancher le problème. Les « appelants » soulèvent la question de l'autorité dans l'Église. Pour eux, c'est dans la collectivité, et non dans le choix des seuls chefs de l'Église, que réside la légitimité doctrinale. Les jansénistes somment les fidèles de prendre parti contre leurs pasteurs, en vertu d'une théologie des « temps de troubles » qui autorise tous les croyants, hommes et femmes, clercs et laïques, à s'exprimer. Ce message connaît une vaste diffusion. Le jansénisme séduit aussi les magistrats, car il leur permet de placer l'Église dans la dépendance du politique tout en valorisant leur position au sein de la monarchie.

Fer de lance du renouveau spirituel de l'Église, le jansénisme en révèle les contradictions. Sa volonté de régénération par un retour aux origines vise à mettre le monde en face d'une vérité univoque, et la rigueur de ses exigences éthiques menace constamment d'emporter les conventions sociales. Mais cette charge subversive demeure contrebalancée par l'identité de ses partisans eux-mêmes, majoritairement venus des élites, qui ont tout intérêt à la conservation de l'ordre social.

Pascal, Racine et, plus tard, l'abbé Grégoire subirent la forte imprégnation de cette « hérésie », ferment d'aspirations nouvelles à l'égalité entre tous les fidèles.

Antoine Le Maistre

Le refus de servir

Neveu d'Angélique Arnauld, Antoine Le Maistre (1608-1658), jeune avocat promis à un brillant avenir, décide à la fin de l'année 1637 de se retirer du monde et de renoncer à toute carrière politique. Deux de ses frères, Simon et Louis-Isaac dit Le Maistre de Sacy, l'imitent et rejoignent avec lui le groupe des « messieurs de Port-Royal » ou « solitaires », installés aux portes de Port-Royal des Champs. Cette retraite suscite une vive réprobation envers leur directeur, l'abbé de Saint-Cyran, de la part de Richelieu et du chancelier Séguier. C'est que Le Maistre était engagé dans des liens de dépendance envers ce dernier qui lui avait notamment demandé de prononcer trois discours officiels pour sa réception comme chancelier en 1636. Dans ses deux lettres, à son père, protestant, et à son illustre protecteur, il justifie son refus de servir le roi, alors que la France est en pleine guerre, et les ambitions sociales de sa famille, par le désir de ne s'occuper plus que de Dieu. Sans pour autant nier entièrement qu'il entre une part de politique dans sa décision...

LETTRE DE MONSIEUR LE MAISTRE
À MONSIEUR LE CHANCELIER, SUR SA RETRAITE

15 décembre 1637

Monseigneur,

Dieu m'ayant touché depuis quelques mois et fait résoudre de changer de vie, j'ai cru que je manquerais au respect que je vous dois et que je serais coupable d'ingratitude si, après avoir reçu de vous tant de faveurs extraordinaires, j'exécutais une résolution de telle importance sans vous rendre compte de mon changement. Je quitte, monseigneur, non seulement la profession que vous m'avez rendue honorable et très avantageuse, mais tout ce que j'en pourrais espérer dans le monde, d'où je me retire dans une solitude pour faire pénitence et servir Dieu le reste de mes jours, après avoir employé dix ans à servir les hommes.

Je ne croyais pas, monseigneur, être obligé de me justifier de cette action puisqu'elle est bonne en soi et nécessaire à un pécheur tel que je suis. Mais je pense qu'afin de vous éclaircir entièrement sur tous les bruits qui pourraient courir de moi, je dois vous découvrir mes plus sincères intentions. Je vous dis que je renonce absolument aux charges ecclésiastiques et civiles, que je ne veux point changer d'ambition, mais n'en avoir point du tout ; que je suis encore plus éloigné de prendre les ordres de prêtrise et de recevoir des bénéfices que de reprendre la condition que je quitte ; et que je me tiendrais indigne de la miséricorde de Dieu si, après tant d'infidélités que j'ai commises contre lui, j'imitais un sujet rebelle qui au lieu de fléchir son prince par ses soumissions et par ses larmes, serait assez présomptueux pour vouloir s'élever lui-même aux premières charges de son royaume.

Je sais bien, monseigneur, que dans le cours du siècle où nous sommes, on me croira faire faveur que de m'accuser seulement d'être scrupuleux. Mais j'espère que ce qui

paraîtra folie devant les hommes ne le sera pas devant Dieu et que ce me sera une consolation à l'heure de ma mort d'avoir suivi les lois les plus pures de l'Église et la pratique de tant de siècles. Que si cette pensée me vient de ce que j'ai moins de lumières, ou plus de témérité, que les autres, j'aime mieux cette ignorance respectueuse et craintive, qui a été embrassée des plus grands hommes du christianisme qu'une science plus hardie qui me serait plus périlleuse. Quoi qu'il en soit, monseigneur, je ne demande à Dieu autre grâce que de mourir en sa grâce et n'avoir plus de commerce, ni de bouche, ni par écrit, avec le monde qui m'a pensé perdre et de passer ma vie dans un monastère.

Voilà, monseigneur, une déclaration tout entière de mes sentiments, les obligations que je vous ai ne me permettent pas d'en faire une moins expresse et moins fidèle.

LETTRE DE MONSIEUR LE MAISTRE
À SON PÈRE, SUR SA RETRAITE

16 décembre 1637

Dieu s'étant servi de vous pour me mettre au monde, et m'ayant obligé de vous rendre le respect qu'on doit à un père, je violerais l'ordre de sa Providence et les devoirs de la nature si je ne vous faisais savoir la résolution qu'il m'a fait prendre par sa bonté infinie et que je n'ai exécutée que depuis quatre heures seulement. Il y a plus de trois ans que j'avais dessein de quitter ma profession pour me retirer dans une solitude et y passer le reste de mes jours à servir à Dieu. Mais mes amis m'ayant empêché de me déclarer dès lors, pour éprouver si c'était un mouvement du Ciel ou de la Terre qui me portait à ce changement, ils ont reconnu enfin avec moi que le temps affermissant cette pensée dans mon cœur au lieu de la détruire, elle me venait de celui qui seul est le maître de nos volontés et qui les change quand bon lui semble. Je quitte le monde pour ce qu'il le veut, comme vous-même le quitteriez et votre religion encore s'il le voulait. Et sans que j'aie eu des visions extraordinaires. Je suis seulement la voie qui m'appelle dans l'Évangile à faire pénitence de mes péchés.

Car je vous déclare comme à mon père que je ne quitte point le Palais pour me mettre dans l'Église et m'élever aux charges que la vertu et l'éloquence ont acquises à tant de personnes. Je n'entre point aussi dans un monastère, Dieu ne m'en ayant pas inspiré la volonté; mais je me retire dans une maison particulière, pour y vivre sans ambition et tâcher de fléchir par des actions de pénitence le Dieu et le juge devant qui tous les hommes doivent comparaître. Ce dessein vous étonnera sans doute et je ne le trouverai nullement étrange. Il y a six mois que j'étais aussi peu disposé à le prendre que vous l'êtes aujourd'hui. Et sans que nul homme de la Terre m'en ait parlé, sans qu'aucun de mes amis s'en soit pu douter avant que je le lui aie dit, je me suis ainsi persuadé par moi-même, ou pour mieux dire, par les sentiments que Dieu qui parle aux cœurs et non pas aux oreilles des hommes, a mis en moi.

Si l'exemple d'un fils aîné qui quitte le monde, n'ayant que trente ans, lors qu'il vivait avec plus d'éclat dans une profession honorable, lors qu'il avait diverses espérances d'une fortune très avantageuse, lors qu'il était honoré d'une amitié particulière de quelques grands du royaume. Si, dis-je, cet exemple vous pouvait toucher, j'en aurais une joie bien plus grande que celle que vous eûtes lorsque je naquis. Mais c'est à Dieu à

faire ces sortes de miracles, mes paroles n'y pouvant rien et vous savez d'ailleurs que je n'ai jamais fait le prédicateur avec vous. Je vous dirai seulement ce que vous savez sans doute mieux que moi, que ce n'est pas faiblesse d'esprit d'embrasser la vertu chrétienne, puisqu'une personne qui n'a point jusques à présent passé pour faible ni pour scrupuleux et qui est encore le même qu'il était lorsqu'il a eu l'honneur de vous voir pour la dernière fois, se résout à changer ses belles qualités d'orateur et de conseiller d'État en celle de simple serviteur de Jésus-Christ.

*Recueil de divers plaidoyers et harangues
prononcez au Parlement par M^e Antoine Le Maistre,
« Harangues », 3^e éd., Paris, Loyson, 1656.*

Jean Racine

**Les liaisons dangereuses :
les jansénistes et le cardinal de Retz**

Lors des guerres civiles de la Fronde qui troublent entre 1648 et 1653 la régence d'Anne d'Autriche, assistée du cardinal Mazarin, les bons rapports que Port-Royal et ses amis entretiennent avec Jean-François de Gondi (1613-1679), coadjuteur de l'évêque de Paris, son oncle, deviennent embarrassants. Prêlat intrigant et manipulateur, il est en effet le chef d'une faction frondeuse. Nommé cardinal de Retz en 1652, il est arrêté sur ordre de Mazarin à la fin de l'année, connaît la prison, puis une période d'exil à travers l'Europe jusqu'à son retour négocié en 1668. Pour Racine (1639-1699), qui se fait dans ce texte – rédigé à la fin des années 1690 mais imprimé seulement au milieu du siècle suivant – l'historien du monastère auquel il reste attaché, il importe de montrer que ces liens n'étaient en rien subversifs. Il souligne donc le légalisme théologique des jansénistes, opposés, comme à l'ordinaire, à des jésuites plus fluctuants. Et par un retournement fort habile, la fidélité à Gondi, disgracié mais légitime archevêque, devient comme le miroir de la fidélité et de la soumission indéfectible à un roi, parfois injuste.

Comme c'est cette bonne volonté [de Gondi] dont on a fait le plus grand crime aux prétendus jansénistes, il est bon de dire ici jusqu'à quel point a été leur liaison avec ce cardinal. On ne prétend point le justifier de tous les défauts qu'une violente ambition entraîne d'ordinaire avec elle; mais tout le monde convient qu'il avait de très excellentes qualités, entre autres une considération singulière pour les gens de mérite, et un fort grand désir de les avoir pour amis. Il regardait M. Arnauld comme un des premiers théologiens de son siècle, étant lui-même un théologien fort habile, et il lui a conservé jusqu'à la mort cette estime qu'il avait conçue pour lui lorsqu'ils étaient ensemble sur les bancs jusque-là qu'après son retour en France, il a mieux aimé se laisser rayer du nombre des docteurs de la Faculté que de souscrire à la censure dont nous venons de parler [celle d'Arnauld en 1656], et qui lui parut toujours l'ouvrage d'une cabale.

La vérité est pourtant que, tandis qu'il fut coadjuteur, c'est-à-dire dans le temps qu'il était à la tête de la Fronde, messieurs de Port-Royal eurent très peu de commerce avec lui, et qu'il ne s'amusa guère alors à leur communiquer ni les secrets de sa conscience, ni les ressorts de sa politique. Et comment les leur aurait-il pu communiquer? Il n'ignorait pas, et personne dès lors ne l'ignorait, que c'était la doctrine de Port-Royal, qu'un sujet, pour quelque occasion que ce soit, ne peut se révolter en conscience contre son légitime prince; que, quand même il en serait injustement opprimé, il doit souffrir l'oppression, et n'en demander justice qu'à Dieu, qui seul a droit de faire rendre compte aux rois de leurs actions. C'est ce qui a toujours été enseigné à Port-Royal, et c'est ce que M. Arnauld a fortement maintenu dans ses livres, et particulièrement dans son *Apologie pour les catholiques*, où il a traité la question à fond.

Mais non seulement messieurs de Port-Royal ont soutenu cette doctrine, ils l'ont pratiquée à la rigueur. C'est une chose connue d'une infinité de gens, que, pendant les guerres de Paris, lorsque les plus fameux directeurs de conscience donnaient indifférem-

ment l'absolution à tous les gens engagés dans les deux partis, les ecclésiastiques de Port-Royal tinrent toujours ferme à la refuser à ceux qui étaient dans le parti contraire à celui du roi. On sait les rudes pénitences qu'ils ont imposées au prince de Conti et à la duchesse de Longueville pour avoir eu part aux troubles dont nous parlons, et les sommes immenses qu'il en a coûté à ce prince pour réparer autant qu'il était possible les désordres dont il avait pu être cause pendant ces malheureux temps. Les jésuites ont eu peut-être plus d'une occasion de procurer à l'Église de pareils exemples ; mais ou ils n'étaient pas persuadés des mêmes maximes qu'on suivait là-dessus à Port-Royal, ou ils n'ont pas eu la même vigueur pour les faire pratiquer.

Quelle apparence donc que le cardinal de Retz ait pu faire entrer dans une faction contre le roi des gens remplis de ces maximes, et prévenus de ce grand principe de saint Paul et de saint Augustin, qu'il n'est pas permis de faire même un petit mal afin qu'il en arrive un grand bien ? On veut pourtant bien avouer que, lorsqu'il fut archevêque après la mort de son oncle [en 1654], les religieuses de Port-Royal le reconnurent pour leur légitime pasteur, et firent des prières pour sa délivrance. Elles s'adressèrent aussi à lui pour les affaires spirituelles de leur monastère, du moment qu'elles surent qu'il était en liberté. On ne nie pas même qu'ayant su l'extrême nécessité où il était, après qu'il eut disparu de Rome, elles et leurs amis ne lui aient prêté quelque argent pour subsister, ne s'imaginant pas qu'il fût défendu ni à des ecclésiastiques ni à des religieuses d'empêcher leur archevêque de mourir de faim. C'est de là aussi que leurs ennemis prirent occasion de le noircir dans l'esprit du cardinal Mazarin, en persuadant à ce ministre qu'il n'avait point de plus grands ennemis que les jansénistes ; que le cardinal de Retz n'était parti de Rome que pour se venir jeter entre leurs bras ; qu'il était même caché à Port-Royal ; que c'était là que se faisaient tous les manifestes qu'on publiait pour sa défense ; qu'ils lui avaient déjà fait trouver tout l'argent nécessaire pour une guerre civile, et qu'il ne désespérait pas, par leur moyen, de se rétablir à force ouverte dans son siège. On a bien vu dans la suite l'impertinence de ces calomnies.

Abrégé de l'histoire de Port-Royal, 1742.

Mme de Sévigné

Une retraite pour courtisans ?

Au début de 1674, Mme de Sévigné (1626-1696) décrit à sa fille Madame de Grignan une situation apaisée par la paix de l'Église. Elle y exprime son admiration pour Port-Royal, qu'elle connaît grâce aux Arnauld depuis la Fronde. L'enchâssement de ce paragraphe au milieu d'une lettre au ton assez badin montre également l'imbrication entre milieux courtisans et Port-Royal : Mme de Sévigné, comme d'autres, s'y rend pour de brefs séjours afin d'y rencontrer des amis, notamment Robert Arnauld d'Andilly (1589-1674), dont le fils, Simon Arnauld de Pomponne, est alors secrétaire d'État des Affaires étrangères (1672-1679), ou encore l'oncle de son mari, René-Renaud de Sévigné, un ancien militaire. Elle décrit ainsi une nouvelle forme, éphémère, de participation de Port-Royal à une vie mondaine qui ne suppose pas nécessairement la conversation dévote très profonde de ses amis. Mme de Sévigné évoque les différends de son gendre, Grignan, avec l'évêque de Marseille, rapporte les anecdotes de la cour (bal raté, affrontement entre l'ambassadeur français, le marquis de Villars, et celui d'Espagne, échanges de charges), sans accorder de valeur à la vie de quelques valets.

Il n'y eut personne au bal de mercredi dernier. Le roi et la reine avaient toutes les pierreries de la couronne ; le malheur voulut que ni Monsieur, ni Madame, ni Mademoiselle, ni Mmes de Soubise, Sully, d'Harcourt, Ventadour, Coëtquen, Grancey, tout cela manqua par diverses raisons. Ce fut une pitié. Sa Majesté en était chagrine. Vous voyez bien que ce n'est pas ma faute.

Je ne dis rien sur ce que le coadjuteur a écrit à la Valavoire ; il était bien naturel de repousser les insolences de l'évêque par un récit naïf et véritable. Tout cela n'est rien et ne doit pas vous passer pour une affaire.

Je revins hier du Mesnil¹, chez Mme de Montmor, où j'étais allée pour voir le lendemain M. d'Andilly. Je fus six heures avec lui, avec toute la joie que peut donner la conversation d'un homme admirable. Nous parlâmes fort de l'évêque ; je lui ai fait faire quelques signes de croix en lui représentant ses dispositions épiscopales, et le procédé canonique qu'il a eu avec M. de Grignan. Je vis aussi mon oncle de Sévigné, mais un moment.

Ce Port-Royal est une Thébàide. C'est le Paradis. C'est un désert où toute la dévotion du christianisme s'est rangée ; c'est une sainteté répandue dans tout le pays à une lieue à la ronde. Il y a cinq ou six solitaires qu'on ne connaît point, qui vivent comme les pénitents de saint Jean-Climaque². Les religieuses sont des anges sur terre. Mademoiselle de Vertus y achève sa vie avec des douleurs inconcevables et une résignation extrême : elle ne sera pas en vie dans un mois. Tout ce qui les sert, jusqu'aux charretiers, aux

1. Le Mesnil Saint-Denis, dans la vallée de Chevreuse, un peu à l'ouest de Port-Royal des Champs.

2. Moine du Sinai (v. 579-649) dont l'*Échelle sainte* a été traduite du grec au français par d'Andilly en 1654.

bergers, aux ouvriers, tout est saint, tout est modeste. Je vous avoue que j'ai été ravie de voir cette divine solitude dont j'avais tant ouï parler. C'est un vallon affreux, tout propre à faire son salut.

Je revins coucher au Mesnil, et hier nous revînmes ici, après avoir encore embrassé M. d'Andilly en passant. Je crois que je dînerai demain chez M. de Pomponne. Ce ne sera pas sans parler de son père et de ma fille : voilà deux chapitres qui nous tiennent au cœur. J'attends tous les jours mon fils. Il m'écrit des tendresses infinies ; il est parti plus tôt, et revient plus tard que les autres. Nous croyons que cela roule sur une amitié qu'il a à Sézanne ; mais, comme ce n'est pas pour épouser, je n'en suis point inquiète.

Il est vrai que l'on a attaqué M. de Villars et ses gens en revenant d'Espagne : c'étaient les gens de l'ambassadeur d'Espagne qui revenait de France. Ce fut un assez ridicule combat ; les maîtres s'exposèrent, on tirait de tous côtés ; il y a eu quelques valets tués. On n'a point fait de compliments à madame de Villars ; elle a son mari, elle est contente. M. de Luxembourg est ici ; il parle fort de la paix, c'est-à-dire selon les désirs de la France, plus que sur la disposition des affaires ; cependant on la peut vouloir de telle sorte qu'elle se ferait. [...]

On est toujours charmé de mademoiselle de Blois et du prince de Conti. D'Hacqueville vous parlera des nouvelles de l'Europe, et comme l'Angleterre est présentement la grande affaire. C'est M. le duc du Maine qui a les Suisses ; ce n'est plus M. le comte du Vexin, lequel, en récompense, a l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés.

Lettre 365, à Mme de Grignan, 26 janvier 1674.

| | |
|--|-----|
| République et socialisme | 209 |
| L'affaire Dreyfus : l'illégalité initiale..... | 219 |
| Pour l'émancipation des peuples colonisés..... | 221 |
| Le fléau de la guerre..... | 223 |
| Ni dieu ni maître! , Sylvain Boulouque..... | 227 |
| Introduction..... | 229 |
| <i>Pierre-Joseph Proudhon</i> , Idée générale de la Révolution | 230 |
| <i>Louise Michel</i> , Vive la Commune! | 234 |
| <i>Élisée Reclus</i> , Voter, c'est abdiquer..... | 237 |
| <i>Émile Pouget</i> , Barbarie française..... | 239 |
| Tract de la Fédération communiste anarchiste : Désertez!..... | 241 |
| <i>Sébastien Faure</i> , Ni des utopistes, ni des rêveurs, ni des fous | 242 |
| <i>Voline</i> , Le fascisme rouge | 245 |
| <i>Carl Einstein</i> , Hommage au camarade tombé au combat | 250 |
| <i>Léo Ferré</i> , Y'en a pas un sur cent et pourtant ils existent..... | 254 |
| Georges Clemenceau , Sylvie Brodziak..... | 257 |
| Introduction..... | 259 |
| Pour l'amnistie des communards..... | 261 |
| L'aiguillon de la République..... | 263 |
| Races inférieures ? Races supérieures ? | 267 |
| Pour les impressionnistes..... | 269 |
| Droits de l'homme et raison d'État | 272 |
| Histoire d'une réforme... à faire | 276 |
| Le grand devoir..... | 281 |
| Sexe et censure , Sylvain Ledda..... | 283 |
| Introduction..... | 285 |
| <i>Théophile de Viau</i> , Phyllis, tout est... tu..... | 286 |
| <i>Claude Le Petit</i> , Le bordel des Muses | 287 |
| <i>Marquis de Sade</i> , La Nouvelle Justine, ou les malheurs de la vertu | 289 |
| <i>Alfred de Musset</i> , Gamiani, ou deux nuits d'excès..... | 293 |
| <i>Guy de Maupassant</i> , Au bord du lit..... | 297 |
| <i>Pierre Louÿs</i> , Manuel de civilité pour les petites filles à l'usage des maisons d'éducation..... | 302 |
| <i>Guillaume Apollinaire</i> , Les onze mille verges | 307 |
| <i>Catherine Millet</i> , La vie sexuelle de Catherine M. | 310 |
| Léon Blum , Aude Chamouard..... | 313 |
| Introduction..... | 315 |
| L'Affaire... .. | 317 |
| De la place des femmes dans le mariage..... | 319 |
| Une deuxième entrée en socialisme | 321 |
| Antifascisme ! | 323 |
| Vers le pouvoir avec le Front populaire..... | 327 |
| Des armes pour l'Espagne républicaine..... | 329 |
| Défendre la République..... | 331 |

| | |
|---|-----|
| À l'échelle humaine..... | 336 |
| Un magistère moral..... | 339 |
| Les résistants , Charles-Louis Foulon et Christine Levisse-Touzé..... | 343 |
| Introduction..... | 345 |
| <i>Jean Moulin</i> , « Je suis allé jusqu'à la limite de la résistance »..... | 348 |
| <i>Pierre Bourdan</i> , « Là se tenait, debout, le général de Gaulle »..... | 351 |
| <i>Marc Bloch</i> , « Notre peuple mérite qu'on se fie à lui »..... | 353 |
| <i>Madeleine Michélin</i> , « Un sentiment d'irréparable abandon »..... | 355 |
| <i>René Cassin</i> , « Les imprécations du Soldat inconnu »..... | 356 |
| <i>Honoré d'Estienne d'Orves</i> , « Dans tout ce que j'ai fait, j'ai servi la France et la France seule »..... | 358 |
| <i>Jean-Pierre Timbaud</i> , « Vive la France! Vive le prolétariat international! »..... | 360 |
| <i>Boris Vildé</i> , « Pensez à moi comme à un vivant »..... | 361 |
| <i>Louis Aragon</i> , « Nos sanglots font un seul glas »..... | 363 |
| <i>Daniel Mayer</i> , « La fin des servitudes capitalistes et des guerres d'enfer »..... | 366 |
| <i>Henri Frenay</i> , « Toute action de guerre est bonne et doit être exécutée »..... | 367 |
| <i>Berty Albrecht</i> , « Je veux que tu sois courageuse »..... | 369 |
| <i>Claude Bourdet</i> , <i>Henri Frenay</i> , <i>André Hauriou</i> , « La révolution que nous portons en nous est l'aube d'une civilisation nouvelle »..... | 370 |
| <i>André Labarthe</i> , « Notre Patrie devient un coupe-gorge »..... | 373 |
| <i>Monseigneur Saliège</i> , « Des scènes d'épouvante »..... | 375 |
| <i>Pierre Brossolette</i> , « Saluez-les, Français! Ce sont les soutiers de la gloire »..... | 377 |
| <i>Vercors</i> , « C'est dans le ciel qu'il faut chercher les héroïnes »..... | 379 |
| <i>Édith Thomas</i> , « J'ai envie de routes et de bonheur »..... | 381 |
| <i>Jean-Pierre Levy</i> , « L'ennemi portait un nom précis »..... | 383 |
| <i>Pierre-Henri Teitgen</i> , « Nous étions tous traqués comme un gibier dans une chasse à courre »..... | 384 |
| <i>France Bloch-Sérazin</i> , « Je meurs pour ma foi. Je ne faillirai pas »..... | 386 |
| <i>Jean Nicoli</i> , « Le sens de l'horloge et de la dernière heure »..... | 388 |
| <i>Missak Manouchian</i> , « Je meurs en soldat régulier »..... | 390 |
| <i>Olga Bancic</i> , « Sois fière de ta mère, mon petit amour »..... | 392 |
| <i>Lucie Aubrac</i> , « Une bataille de chaque instant contre les Allemands »..... | 394 |
| <i>Arlette Humbert-Laroche</i> , « Partout la peur, la nuit, la mort »..... | 396 |
| <i>Madeleine Riffaud</i> , « Ô victoire, est-ce toi vraiment »..... | 398 |
| <i>Emmanuel d'Astier de la Vigerie</i> , « La liberté reviendra. On nous oubliera. Nous rentrerons dans l'ombre »..... | 399 |
| <i>Germaine Tillion</i> , « Les bénéfices de Ravensbrück »..... | 401 |
| <i>Geneviève de Gaulle</i> , « Une détresse inhumaine »..... | 403 |
| <i>Jean Cassou</i> , « Toutes les valeurs humaines les plus précieuses »..... | 405 |
| Georges Bernanos , Jean Birnbaum..... | 407 |
| Introduction..... | 409 |
| <i>Enfance</i> | 411 |
| On ne parle pas au nom de l'enfance..... | 412 |
| Craignez plutôt la muette conspiration des lâches..... | 414 |